

AUTOTRADUCTION

Une perspective darwinienne

FABIO REGATTIN
UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI UDINE

Abstract – Temporarily evacuating the human factor, a Darwinian approach to cultural facts could prove an important source of additional explanation to textual, historical, biographical and sociological readings of self-translation. In this contribution, we quickly introduce some aspects of cultural evolution and their relevance for translation and Translation Studies; we then present the characteristics which (all else being equal) could enhance the success of a cultural object in relation to its competitors; finally, we try to understand, in light of these characteristics, some reasons for the practice of self-translation. These reasons should not be seen as the only valid ones, but *as other reasons, valid for other entities* (not human beings, but the cultural products themselves).

Keywords: translation; self-translation; cultural evolution.

1. Évolution culturelle, traduction

Comme d’autres avant nous (Vermeer 1997, 1998; Chesterman 1997, 2000, 2009; Hu 2003; García Álvarez 2011), nous avons essayé à notre tour, à plusieurs reprises (Regattin 2014, 2015, 2016, 2018), d’introduire en traductologie l’idée selon laquelle la culture évoluerait de façon semblable, encore que non identique, au vivant.

Cette vision des faits culturels peut désormais compter sur un corpus de recherches vaste et diversifié, et offre – au moins à partir des années 1990 – un complément de lecture intéressant à propos de l’évolution des cultures et des pratiques humaines (des introductions récentes au sujet sont Laland et Brown 2011, et Mesoudi 2011, 2016).

Malgré quelques critiques (par exemple, Guillo 2009) et de nombreux points de désaccord internes, les tenants de cette approche s’accordent sur une chose: la culture serait soumise, tout comme les êtres vivants, à la sélection naturelle. Celle-ci dépend de quatre principes:¹

- multiplication (une entité peut donner lieu à deux ou plusieurs autres entités);
- variation (toutes les entités ainsi produites ne sont pas identiques entre elles);
- hérédité (les différences entre les entités peuvent se transmettre d’un exemplaire à l’autre);
- compétition² (les ressources disponibles n’étant pas suffisantes pour chaque exemplaire, certains seulement survivront et auront accès à la reproduction; leur variabilité pourra influencer, en positif ou en négatif, leur survie).

¹ Nous résumons ici les idées de John Maynard Smith, cité in Jablonka et Lamb (2014, p. 11).

² Ce dernier terme est interchangeable avec “sélection”, que Charles Darwin utilisa dans sa formulation de la théorie de l’évolution. Dans ces lignes, nous utiliserons prioritairement le terme *sélection*, en recourant à *compétition* uniquement pour des raisons de variation stylistique.

Tout comme les êtres vivants, les objets culturels – les idées, les représentations, les “mèmes”³ – semblent en effet répondre à ces quatre principes. Prenons, comme simple exemple dont on pourra apprécier la récursivité, l’idée d’une évolution darwinienne des idées. Ce mème s’est évidemment répandu depuis sa première formulation, en donnant lieu à un champ d’études très vaste et à de nombreuses applications (*multiplication*). Bien que son noyau de base ne change pas, nous avons vu que les débats sont nombreux, et que plusieurs visions de cette idée coexistent (*variation*). En même temps, le mème en question n’est certainement pas inné: du moins en partie, il existe chez ses partisans (et dans leurs écrits) en vertu d’un lien de descendance qui le met en rapport à d’autres mèmes semblables (*hérédité*). Enfin, nos cerveaux et nos supports extérieurs (livres, ordinateurs, notes, et ainsi de suite) ne nous permettent pas de tout retenir; des mèmes seront donc gardés au détriment d’autres mèmes concurrents – par exemple, l’idée que la culture ne change pas, ou bien le point de vue selon lequel elle se modifie selon des dynamiques qui lui sont propres et qui n’ont rien à voir avec l’évolution darwinienne (*sélection*).

Ainsi, à notre sens, la sélection naturelle ne caractérise pas seulement l’évolution du vivant: elle est présente également dans le changement culturel.⁴ Ceci nous permettra de proposer une expérience mentale: mettons-nous pour un instant, le temps de lire cet article, à la place du mème; assumons, comme le suggère Susan Blackmore (2000), son point de vue. Quelles sont les caractéristiques susceptibles d’améliorer son succès? Une réponse possible fera l’objet du prochain paragraphe.

Mais les lecteurs pourraient se demander, également, quel est le rôle que la traduction joue dans l’évolution de la culture. Il est possible de répondre à cette question de deux manières: en regardant *ce que la traduction fait* et en regardant *comment elle le fait*.

Si l’on s’interroge sur le premier point, on remarquera tout de suite qu’un mème, s’il est tant soit peu compliqué, ne peut s’exprimer que par voie linguistique.⁵ Et la séparation entre les langues fait aux mèmes ce que la séparation entre les continents fait aux espèces vivantes: elle empêche tout rapport, toute reproduction. Un mème formulé dans une langue donnée sera forcément confiné à l’intérieur des frontières, plus ou moins réduites selon les cas, de l’intercompréhension. C’est à ce moment que la traduction fait son apparition. Et c’est justement la traduction, au sens large, dans ses variantes orale et écrite, qui assure la diffusion des mèmes hors de leur système de départ.

Il reste maintenant à établir le *comment* (bien sûr, dans une optique évolutive). Les rares chercheurs (Vermeer 1997, 1998; Chesterman 1997, 2000; Hu 2003; García Álvarez 2011) qui se sont essayés à proposer une définition *mémétique* de la traduction l’ont fait en

³ Les questions terminologiques ne sont pas sans importance dans une discipline en voie de formation; les objets culturels ont été appelés de différentes manières par différents auteurs, et souvent à des noms variés correspondent des définitions tout aussi variées. Nous utiliserons prioritairement, dorénavant, le terme “mème” (Dawkins 1976). Cela dit, nous n’accepterons pas entièrement la définition de Dawkins, selon lequel le mème serait un analogue parfait du gène au niveau culturel. Si nous reprenons son terme, c’est qu’il nous semble moins ambigu par rapport à ses concurrents, qui ont déjà une longue histoire et de nombreuses connotations différentes.

⁴ La question est traitée de façon moins synthétique (et, croyons-nous, plus convaincante) dans Mesoudi 2011.

⁵ En effet, “une langue est une sémiotique dans laquelle toutes les autres sémiotiques peuvent être traduites, aussi bien toutes les autres langues que toutes les structures sémiotiques concevables [...] C’est seulement dans une langue que l’on peut s’occuper de l’inexprimable jusqu’à ce qu’il soit exprimé” (Hjelmslev 1971, p. 138).

général sans considérer le caractère *darwinien* qui devrait la caractériser selon l'optique qu'ils ont eux-mêmes choisie (voir Regattin 2018, pp. 65-67). Nous avons proposé ailleurs (Regattin 2016, 2018) qu'une définition cohérente ne saurait pas être avancée sans prendre en compte l'aspect évolutif de la culture, ce qui revient à expliquer toute modification à l'aide des idées de *multiplication*, *variation*, *hérédité*, *sélection*.

Or, ces quatre phases de l'évolution (qu'elle soit culturelle ou biologique) semblent justement caractériser – parmi les pratiques langagières – la traduction, et seulement la traduction, qui pourrait alors être considérée comme un moyen privilégié d'évolution de la culture.

En effet, toute traduction présuppose une *multiplication* (le texte-cible s'ajoute en général au texte-source, sans pour cela prendre sa place);⁶ elle présuppose également une partie de *variation*, sans laquelle on se retrouverait du côté de la simple copie; l'*hérédité* doit également être présente, comme le suggère l'existence même du texte-source et le lien que le texte-cible établit, implicitement ou explicitement, avec celui-ci; enfin, il y a certainement *sélection*, puisque tous les textes ne sont pas traduits, et lorsqu'ils le sont, toutes leurs caractéristiques ne le sont pas, non plus.

Si les cultures évoluent de façon semblable aux écosystèmes et si la traduction a un rôle important à jouer dans leur développement, quelles sont les caractéristiques qui pourraient affecter le succès d'un même donné? Des réponses à cette question ont déjà été avancées; elles feront l'objet du prochain paragraphe.

2. Certains mêmes ont plus de succès que d'autres: pourquoi?

Ce paragraphe s'appuiera en grande partie sur *The lifecycle of memes* (1997), par Henrik Bjarneskans, Bjarne Grønnevik et Anders Sandberg; les trois auteurs y développent un modèle de diffusion des mêmes qui prend en compte différentes phases et détaillent, pour chacune d'entre elles, les raisons qui pourraient favoriser la diffusion d'un même par rapport à ses concurrents. Nous tirerons également quelques suggestions intéressantes à partir de la synthèse qu'Alex Mesoudi (2011, pp. 64-76) propose de ce même sujet.

Bjarneskans *et al.* (1997, en ligne) distinguent entre deux types de support pour les mêmes: les *hôtes*, qui sont en mesure d'accomplir les tâches cognitives nécessaires pour *comprendre* le même (uniquement des êtres humains, donc), et les *vecteurs*, à savoir tout ce qui peut faire passer les mêmes d'un hôte à l'autre de manière irréfléchie – un mur, une feuille de papier, un CD, et ainsi de suite (Bjarneskans *et al.* 1997). Un être humain peut aussi se comporter en simple vecteur: il faut pour cela qu'il transmette le même sans pour autant le comprendre (en apprenant par cœur une chanson dans une langue qu'il ou elle ne connaît pas, par exemple).

Les phases de vie d'un même que les trois auteurs distinguent sont au nombre de cinq (Bjarneskans *et al.* 1997): *transmission*, par laquelle le même passe d'un hôte à un vecteur (par exemple, sous forme d'énoncé oral ou écrit); *décodage* (le même est perçu et interprété par un autre hôte); *infection* (le même devient une partie intégrante du système de croyances de l'hôte); *stockage* et *survie* (le même arrive à se nicher dans la mémoire à long terme de l'hôte et à y rester malgré la pression contraire de la part de mêmes alternatifs). À partir de la phase d'infection, le même est prêt à être transmis à nouveau à

⁶ La nature additive du texte traduit est soulignée à plusieurs reprises par Chesterman (1997, 2000), qui s'en sert pour réfuter la métaphore du transport selon laquelle un texte passerait de la culture-source à la culture-cible.

d'autres vecteurs et à d'autres hôtes. Pour chacune des cinq phases, les auteurs énumèrent une série d'aspects susceptibles de favoriser la diffusion d'un même donné par rapport à ses concurrents.

Phase de transmission: parmi les caractéristiques utiles à ce moment, on peut dénombrer la fécondité (nombre de vecteurs dans lesquels le même arrive à se diffuser), la fidélité de la copie (les mêmes qui se dégradent trop rapidement ne pouvant pas survivre), la simplicité (il est plus facile de reproduire un même très court, comme par exemple un tag, qu'un même très long, comme un roman), la durabilité et la flexibilité du vecteur (la Pierre de Rosette a transmis des mêmes à des millénaires de distance, contrairement à ce qui est arrivé aux discours quotidiens des pharaons; et un même qui arriverait à *multiplier* ses vecteurs aussi – par exemple un discours prononcé puis enregistré, écrit, digitalisé, passé à la radio et à la télé, etc. – aura plus de chances d'infecter de nombreux hôtes par rapport à un même qui se disperserait aussitôt, comme c'est le cas d'un discours prononcé au *speaker's corner* de Hyde Park...).⁷

Phase de décodage: ce qui est en jeu ici, c'est compréhension de la part d'un futur hôte. Un même devra alors être visible (il faudra que quelqu'un le perçoive) et compréhensible (autrement, l'être humain pourra au mieux devenir un vecteur). Idéalement, il devrait aussi être pertinent, au sens technique de la "théorie de la pertinence" de Sperber et Wilson, qui peut être résumée à l'aide de deux mots-clés: facilité de décodage et gain cognitif perçu.⁸

Phase d'infection: les caractéristiques les plus utiles au cours de cette étape pourraient facilement, elles aussi, être résumées en partie sous le terme technique de *pertinence*. Bjarneskans *et al.* considèrent comme autant d'avantages la compatibilité du même avec les structures cognitives de l'hôte, ainsi que l'assurance d'un avantage pour ceux qui adopteraient le même, ou encore d'un désavantage pour ceux qui ne l'adopteraient pas. Ces trois aspects ont tous à voir, nous semble-t-il, avec la pertinence: moindre effort cognitif pour le premier, gain présumé d'effets contextuels pour les deux autres. Il serait possible par ailleurs de lier ces caractéristiques aux préférences (*biases*) dont parle Mesoudi (2011, pp. 64-76): ce chercheur, qui reprend à son tour des idées avancées par Peter J. Richerson et Robert Boyd (Boyd et Richerson 1985; Richerson et Boyd 2005), en distingue trois types principaux, et considère qu'elles ont toutes un rôle à jouer dans la sélection culturelle. Il y a premièrement les préférences basées sur le contenu (*content-based bias* – des mêmes considérés comme attractifs ou pertinents auront plus de possibilités d'être transmis: le gain cognitif est encore présent), semblables aux facteurs indiqués par Bjarneskans *et al.*; cependant, Mesoudi parle également de préférences basées sur la fréquence relative des mêmes concurrents dans la population (*frequency-dependent bias* – en raison du conformisme, et malgré l'absence de traits avantageux sur ses concurrents, un même peut se diffuser dans une population, jusqu'à supplanter ses compétiteurs, simplement parce qu'au départ sa fréquence est plus haute; un même opposé pourra se diffuser, bien que de façon moins spectaculaire, en raison de la tendance opposée, l'anti-conformisme), ainsi que des préférences basées sur un modèle (*prestige-*

⁷ On remarquera que certaines caractéristiques positives ou négatives agissent à plusieurs niveaux: toute autre condition étant égale, la simplicité, par exemple, favorise certes la transmission, mais aussi le décodage et la survie d'un même.

⁸ "Condition n. 1: Une hypothèse est d'autant plus pertinente dans un contexte donné que ses effets contextuels y sont plus importants. Condition n. 2: Une hypothèse est d'autant plus pertinente dans un contexte donné que l'effort nécessaire pour l'y traiter est moindre" (Sperber et Wilson 1995, p. 125).

dependent bias ou *model-dependent bias*: un mème diffusé par une personne ou une institution prestigieuse tendra à se répandre pour cette même raison).

Phases de stockage et survie: un hôte pourra être infecté par un mème pendant un temps très court (tout le monde en a fait l'expérience: nous entendons une chanson à la radio, nous la fredonnons pendant une demi-heure et ensuite nous l'oublions); dans ce cas, les possibilités d'une diffusion ultérieure seront limitées. Par contre, toute caractéristique qui favorisera la durée du mème lui donnera plus de chances d'être transmis à nouveau à d'autres hôtes. Parmi ces caractéristiques, on peut compter l'assimilation (le mème est compatible avec les idées préexistantes chez l'hôte, et il y est assimilé) ou son opposé, l'*accommodation* (le mème modifie les idées préexistantes, en remplaçant quelques-unes; ce deuxième aspect est considéré comme plus efficace);⁹ le stockage extérieur (par exemple, une prise de notes); l'universalité (si un mème est suffisamment général pour fournir un contexte à des mèmes ultérieurs, il sera plus difficile de s'en débarrasser: la théorie darwinienne de l'évolution, par exemple, fournit le contexte indispensable, dans notre tête, pour les théories de l'évolution culturelle).

Pour certaines de ces phases, la traduction joue un rôle important, puisqu'elle permet d'obtenir des mèmes mieux adaptés à leur mémosystème. Le traducteur agit évidemment au moment de la *transmission*, en augmentant considérablement la *visibilité* et la *compréhensibilité* d'un mème donné; en effet, sauf exceptions ponctuelles (dont les traductologues constituent un cas exemplaire...), une traduction est utilisée par ceux et celles qui ne seraient pas en mesure de comprendre un certain mème dans sa langue-source. En tant que produit, la traduction agit également au niveau du stockage et de la survie, son support (papier ou électronique, peu importe) lui permettant de survivre pendant un temps assez long. L'importance de la traduction dans la diffusion des mèmes ne devrait pas nous surprendre, si nous considérons que la traduction peut être considérée comme une sorte d'évolution culturelle en action.

S'autotraduire, toutefois, n'est pas tout à fait – ou n'est pas seulement – traduire. Quelles pourraient être alors les raisons de cette activité dans une optique *darwinienne*? Appliquer les théories de l'évolution culturelle à l'autotraduction nous permettra de nous interroger sur les avantages possibles qu'un mème pourrait tirer de cette pratique. Dans le prochain paragraphe, nous fournirons rapidement une définition d'autotraduction; nous essaierons ensuite de voir comment cette activité peut favoriser la diffusion d'un mème (ou, à la limite, de plusieurs mèmes) par rapport à une traduction faite par autrui.

Disons tout de suite que la lecture que nous proposons ne veut pas remplacer d'autres approches à la question; nous espérons toutefois qu'elle pourra fournir des éléments de réflexion ultérieurs.

3. L'autotraduction, et quelques éléments pour une explication

Selon Rainier Grutman, “[t]he term ‘selftranslation’ can refer both to the act of translating one’s own writings into another language and the result of such an undertaking” (2009a, p. 257). Nous reprendrons à notre compte cette double lecture qui résume le côté processus et le côté produit, une des premières conséquences de la vision évolutive de la culture avec

⁹ Bjarneskans *et al.* 1997. Mais la théorie de la pertinence va dans la même direction, et on comprend facilement pourquoi: un nouveau mème qui nous ferait changer d'avis sur un sujet donné impliquera des effets contextuels beaucoup plus importants qu'un mème qui ne ferait que confirmer quelque chose que nous savons déjà (voir aussi Sperber et Wilson 1995).

son quadruple mouvement étant la difficulté de séparer les deux aspects, ainsi que le caractère artificiel de cette séparation.

Si par ses caractéristiques, la traduction est un des lieux-clés de l'évolution culturelle, l'autotraduction devrait être pour cette dernière une pratique – et un produit – particulièrement pertinent(e), ne serait-ce que parce que l'autotraducteur peut être considéré comme le “lugar geométrico por excelencia” (Grutman 2011, p. 70) du contact linguistique.

Il est possible, nous semble-t-il, d'étudier l'autotraduction à la lumière de l'évolution culturelle de deux manières distinctes: au niveau *populationnel*, ou bien au niveau *individuel*. Dans le premier cas, nous serons intéressés par les dynamiques systémiques et leurs raisons; dans le deuxième cas, il s'agira de comprendre pourquoi l'autotraduction peut être avantageuse pour un texte déterminé ou pour un auteur déterminé. Comme pour l'évolution biologique, les mécanismes à l'œuvre sont les mêmes dans les deux cas; ce qui change, c'est la perspective adoptée.

3.1. “Macro”: la perspective populationnelle

Rainier Grutman a analysé à plusieurs reprises (2009b, 2011, 2015) les flux autotraductionnels, en créant également un vocabulaire permettant de les décrire. En s'appuyant sur les travaux d'Even-Zohar (1990), Casanova (2002) ou encore De Swaan (2001), il rappelle que le contact entre les langues (dont la traduction est un exemple parmi d'autres) met toujours en jeu des langues dominantes et des langues dominées.¹⁰ De ce fait, les échanges entre systèmes linguistiques ne sont que très rarement symétriques; des voies préférentielles, des directions privilégiées sont empruntées dans la plupart des situations. Que ces rapports asymétriques aient une emprise sur la traduction, c'est un acquis de la traductologie au moins à partir des années 1970; l'autotraduction subit aussi cette influence, mais de façon parfois originale.

Grutman (2011, 2015) fait avant tout une distinction entre autotraduction “horizontale” et autotraduction “verticale”: la première implique un flux entre des langues d'une importance comparable, la deuxième entre des langues plus ou moins centrales. Une distinction ultérieure recoupe, à l'intérieur de l'autotraduction verticale, l'“infratraduction” (celle qui va d'une langue plus centrale à une langue plus périphérique) et la “supratraduction”, qui, elle, fait le parcours contraire, en allant du moins au plus prestigieux.

L'optique évolutive obligeant à chercher les stratégies que les textes mettraient en œuvre¹¹ pour maximiser leur survie et leur reproduction, il est possible de penser que certaines directions devraient être favorisées.

Une hypothèse de départ pourrait être la suivante: *tout texte ‘veut’¹² accéder en priorité à une langue plus centrale*, laquelle – toute autre condition étant égale – devrait lui garantir une diffusion plus importante et une plus grande visibilité (l'idéal étant

¹⁰ On peut également penser à Louis-Jean Calvet (2017) et à son modèle gravitationnel, qui distingue entre une langue “hypercentrale” (l'anglais), quelques langues “supercentrales”, d'assez nombreuses langues “centrales” et des langues “périphériques”.

¹¹ Un lexique téléologique dont le lecteur est invité à garder à l'esprit le caractère métaphorique. Daniel Dennett (1990, 2013) parle à ce propos de “stratégie de l'interprète” (“intentional stance”): *a posteriori*, le comportement des objets darwiniens (culturels ou biologiques) peut être analysé “comme si” ils cherchaient activement à maximiser leurs chances de survie (bien qu'ils n'aient évidemment aucune volonté propre), ce qui est suffisant – nous paraît-il – pour proposer une lecture comme la nôtre.

¹² C'est-à-dire que tout texte *gagnerait* à...

aujourd'hui, pour tout texte qui n'aurait pas été conçu au départ en cette langue, une traduction vers l'anglais). Cet objectif est relativement compliqué à atteindre pour les traductions allographes: l'emploi du mot "consécration" (Casanova 2002) pour parler de ce qui arrive aux textes qui accèdent à une langue centrale est là pour le montrer. Par contre, les autotraducteurs sélectionnent eux-mêmes leurs textes: c'est pourquoi on pourrait s'attendre à ce que la supratraduction soit dans leur cas une pratique plus usuelle par rapport à l'inftraduction. Il est même possible d'envisager quelques cas de figure plus spécifiques, en gardant toujours à l'esprit que ce qui nous intéresse, au fond, c'est la diffusion des mêmes (ici des textes), et non pas les motivations individuelles de leurs hôtes. (1) Des auteurs bilingues de naissance¹³ devraient avoir tendance à écrire dans la langue la plus centrale dont ils disposent; chez eux, l'autotraduction devrait donc être assez rare.¹⁴ Si, pour quelque raison, ils écrivaient leurs textes dans la langue la plus périphérique, l'autotraduction deviendrait du coup plus probable (d'autant plus probable que l'inégalité entre les deux langues est importante). (2) C'est parmi les auteurs qui ont acquis une langue seconde, plus centrale, à un moment donné de leur existence que devrait se trouver la plus grande partie des autotraducteurs. Ces auteurs peuvent en effet: ou bien écrire en leur L1 et s'autotraduire en L2, un travail fatigant mais porteur d'une grande récompense; ou bien écrire directement en L2 (l'autotraduction vers la L1 serait alors possible mais moins probable). L'optique est, au fond, celle de la pertinence: pour qu'une (auto)traduction soit initiée, il faut une promesse d'effets contextuels importants, comme c'est le cas pour le passage à une langue plus centrale, ou un effort relativement réduit, comme c'est le cas pour la traduction vers sa L1 pour quelqu'un qui aurait déjà fait l'effort d'écrire en une langue acquise. (3) Un auteur pourrait également avoir acquis une langue moins centrale que sa L1; sauf exception, il est alors assez difficile qu'il passe à celle-ci pour son écriture ou qu'il s'y autotraduise.

Voyons dans quelle mesure ces hypothèses peuvent être confirmées par les études existantes. Grutman (2015) décrit les trajectoires autotraductives à l'intérieur de l'espace francophone, et ses données confirment en gros notre simple lecture évolutive. Le français est presque toujours une langue apprise, plus centrale par rapport aux langues premières des auteurs considérés, et la direction de l'autotraduction va généralement des langues autres vers le français. Le seul cas de figure où le français n'est pas la langue vers laquelle on traduit est celui de Raymond Federman, qui toutefois se traduit vers la seule langue plus centrale, l'anglais. Tout va bien, donc, l'hypothèse de départ est-elle confirmée? Pas tout à fait, ou pas toujours: ailleurs, tout en réaffirmant la prépondérance *actuelle* de la supra-autotraduction, laquelle "domina cuantitativamente [et] parece ser tres veces más frecuente" (Grutman 2011, p. 83) même en Espagne, Rainier Grutman signale des tendances tout à fait opposées à d'autres époques. L'infra-autotraduction, notamment du latin vers les vulgaires, semble avoir été monnaie courante, par exemple, dans l'Espagne des XV^e-XVI^e siècles (Grutman 2011, pp. 84-86). Malgré cela, le modèle évolutif ne semble pas forcément mis en discussion: premièrement, l'époque concernée peut être considérée comme un moment de transition, où les vulgaires sont en train d'acquérir de plus en plus de légitimité. Miser sur ces langues nouvelles, des langues étatiques bientôt

¹³ Nous nous risquons à imaginer cette catégorie tout en sachant qu'un bilinguisme parfait relève de l'utopie, et que ces auteurs retomberont donc en général dans une des deux catégories suivantes.

¹⁴ Ces généralisations n'excluent pas des trajectoires différentes et même opposées, dues à des conditions particulières. Par exemple, "[u]n auteur bilingue, surtout à ses débuts, publiera là où l'occasion se présentera" (Ferraro 2016, p. 132), ouvrant ainsi le champ possible de la supra-autotraduction.

formalisées,¹⁵ permet de toucher tout un public nouveau, encore entièrement à conquérir (avec des possibilités de réplication tout à fait fascinantes). Deuxièmement – c’est la raison avancée par Grutman – certaines idées étaient à l’époque simplement *impensables* en vulgaire, faute d’un lexique adéquat;¹⁶ et, pour qu’un même puisse se reproduire, il faut avant tout qu’il existe.

3.2. “Micro”: la perspective individuelle

Rappelons avant tout que, comme pour le niveau populationnel, l’adjectif *individuel* n’a pas affaire ici aux êtres humains, mais aux textes. Nous allons essayer de voir maintenant si, à ce niveau, l’autotraduction offre des avantages (ou des inconvénients) par rapport à la traduction allographe.

Étudions en premier lieu les quatre phases du processus évolutif (multiplication, variation, hérédité, sélection). L’autotraduction est *neutre* quant à la multiplication, puisque une traduction allographe aurait de toute évidence les mêmes effets; elle a *un avantage certain* pour ce qui est de la sélection¹⁷ (en effet, “el autor bilingüe tiene la ventaja de poder él mismo iniciar este [...] proceso sin depender de un traductor”, Grutman 2009b, p. 131); et *elle semble tirer profit*, simultanément, des deux phases opposées de la variation et de l’hérédité. En effet, l’autotraduction peut être lue à la lumière de l’idée (en quelque sorte *sociale*) d’hérédité: l’auteur du texte-source et du texte-cible étant le même, les lecteurs auront tendance à considérer les deux versions qu’il produit comme autant de copies conformes, en évacuant les aspects problématiques (variationnels, pourrait-on dire) de l’acte traductif. En même temps, l’autotraduction peut également être abordée sous l’angle (textuel, cette fois-ci) de la *variation*, les auto-traducteurs prenant parfois des libertés que les traducteurs “normaux” n’oseraient pas s’autoriser: significativement, le mot “réécriture” apparaît avec une fréquence importante dans les études consacrées à cette pratique (voir Groupe Autotrad 2007, ou Ferraro et Grutman 2016). Ces libertés – acceptées lorsqu’elles viennent des auteurs, très mal tolérées lorsqu’elles sont le fait des traducteurs – peuvent, de plus, permettre au texte de mieux s’adapter aux attentes de la culture-cible, en garantissant sa diffusion.¹⁸ Par ce premier examen, il est possible d’imaginer que l’autotraduction devrait être ‘choisie’ par tout même qui peut ‘s’en servir’.

Il est possible d’étudier les avantages évolutifs de l’autotraduction à partir de ces quatre phases, mais il est également possible de mettre en rapport l’autotraduction et les différentes caractéristiques, énoncées plus haut (Bjarneskans *et al.* 1997, Mesoudi 2011), qui favorisent la diffusion et la réplication d’un même donné. Certaines de ces

¹⁵ Pensons, pour le castillan, à la première édition de la grammaire de Nebrija (1492).

¹⁶ Il y a là, nous semble-t-il, un parallèle frappant avec l’usage contemporain du terme *vulgarisation* dans le domaine des sciences. Si vulgariser veut dire “rendre accessible à un public profane la production scientifique et, pour cela, faire appel à un médiateur qui va contribuer à combler le fossé entre la sphère de la science et le grand public” (Cartellier 2010), aujourd’hui la langue générale (n’importe quelle langue) semble souvent, tout comme autrefois les vulgaires face au latin, incapable de décrire ce qui se passe dans les domaines de spécialité.

¹⁷ Cet avantage est d’autant plus important que la langue à partir de laquelle on traduit est périphérique. Dans bien des cas de supratraduction, et pour certains couples de langues, il peut même être compliqué de trouver dans la culture centrale un traducteur suffisamment compétent pour mener à bien le travail (voir par exemple Pokorn 2005).

¹⁸ C’est par exemple, apparemment, le cas de Rabindranath Tagore, lequel “adapted his own works to conform to the image of the East as constructed by the English-speaking world at the time” (Baker 2014, p. 16).

caractéristiques devraient être neutres quant à la différence entre autotraduction et traduction allographe; bien d'autres, néanmoins, semblent être effectivement favorisées par la pratique qui nous intéresse. La phase de *transmission* semble la moins touchée par le recours à l'autotraduction: fécondité et simplicité, durabilité et flexibilité du vecteur ne sont pas affectées, et – comme nous l'avons montré plus haut – la fidélité de la copie semble ici pencher vers la traduction allographe (bien que cette caractéristique de l'autotraduction puisse aussi bien être considérée comme un avantage pour le même). Pendant la phase de *décodage*, la compréhensibilité devrait elle aussi être neutre quant au type de traduction; visibilité et pertinence perçue devraient par contre avoir un avantage si le texte est autotraduit (les raisons en sont, nous semble-t-il, assez évidentes, et dépendent du prestige attaché à un auteur par rapport au prestige attaché à un traducteur). Passons à la phase d'*infection*: les préférences dont parle Mesoudi (2011) semblent favoriser à nouveau le texte autotraduit. Celui-ci peut jouir du *content bias* lié à la perception sociale de l'autotraduction comme copie conforme, qui permet à son auteur de créer un texte-cible mieux adapté à la culture d'accueil sans que son travail soit mis en discussion; il peut jouir également du *model bias* (lié à nouveau à la perception du prestige de l'auteur). Pour ce qui est, enfin, des phases de *stockage* et de *survie*, l'autotraduction devrait offrir au moins un avantage – mais de taille. En effet, malgré l'idée reçue selon laquelle toute traduction aurait tendance à vieillir, un texte traduit par son auteur ne sera que très difficilement retraduit par la suite, étant donné le prestige dont ce dernier jouit par rapport au(x) traducteur(s) de profession. Nous aurions du mal à imaginer, par exemple, une nouvelle traduction d'un ouvrage de Samuel Beckett originairement conçu en anglais et ensuite passé au français (ou inversement): l'autotraduction fixe le texte en quelque sorte, lui garantissant une immortalité relative que la traduction allographe ne peut atteindre que très rarement.

Les mêmes pourraient par ailleurs 'avoir développé' des stratégies visant à augmenter leurs chances de reproduction. Valeria Sperti (2017) signale par exemple le sens de culpabilité qui peut frapper les auteurs bilingues s'exprimant désormais dans leur langue dominante et les pousser à revenir vers la langue maternelle. L'exemple paradigmatique choisi par Sperti est celui de l'écrivain grec Vassilis Alexakis, que l'auteure cite longuement:

Le retour nostalgique à la langue maternelle, postérieur à son début littéraire en France, offre un remède lénifiant, si ce n'est curatif, contre une perte perçue comme la mutilation intolérable d'un pan de sa créativité: "Chaque fois que mon regard se posait sur la machine à écrire grecque enfermée dans sa boîte, sous la table, j'avais le cafard. Je pris la décision de traduire certains de mes articles [...]. J'entendais renouer ainsi avec ma langue, assurer en quelque sorte la survie de mon double" (Sperti 2017, Section 22; nous soulignons).

Le passage infra-autotransductif, parfois fatigant et pas nécessairement rémunérateur pour le vecteur du même, peut ainsi être assuré grâce à des mécanismes psychologiques de ce genre.¹⁹

¹⁹ Il est également possible de penser à l'avènement à l'autotraduction de Panaït Istrati tel qu'il est décrit par Alessandra Ferraro (2016, pp. 128-129): le succès français de *Kyra Kyralina* (1923) entraîne une traduction allographe immédiate en roumain et l'envie subséquente, de la part de l'auteur, de s'autotraduire pour corriger les fautes de cette première version. Ce premier mouvement autotransductif ouvre la voie à une activité d'infra-autotraduction (français-roumain) et à un véritable bilinguisme d'écriture.

Dans le même ordre d'idées, il serait possible d'étudier l'importance relative (tant du point de vue quantitatif que du point de vue qualitatif) de l'hétérolinguisme dans les autotraductions et dans les traductions allographes. Si tout même 'veut' se reproduire, les mots et les expressions dans une langue donnée le 'veulent' tout comme les textes. On sait que, notamment, de nombreux *realia* ont tendance à ne pas se modifier interlinguistiquement, en augmentant ainsi leur diffusion et, en même temps, leur fidélité de copie (une fidélité tantôt parfaite – *Weltanschauung* – et tantôt approximative – *bifteck*). La proportion de mots ou d'expressions d'une langue étrangère qui n'ont pas besoin d'être traduits dans une communauté donnée pourrait par ailleurs être considérée comme un bon indice de domination linguistique.

Tout comme elle améliore la possibilité de variation et d'adaptation à la culture d'accueil, l'autotraduction – de façon intéressante et paradoxale seulement en apparence – peut également favoriser la présence, dans le texte-cible, de termes et d'expressions appartenant à la langue-source.²⁰ La littérature postcoloniale semble particulièrement riche en exemples; dans ce contexte, l'autotraduction

tend à sortir des limites de la pratique bi-textuelle, comme nous l'avons mentionné à propos de l'opus alexakien, où le narrateur utilise des mots grecs dans la version française et inversement, affichant des mots français dans la version grecque. Ce phénomène d'emprunt ou de manipulation lexicale est, entre autres, très répandu chez les auteurs postcoloniaux [...]. Dans leurs œuvres se creusent des lignes de moindre résistance: des mots remplacent subtilement les mots français et l'autotraduction ou la traduction se déplacent dans le processus de la création littéraire (Sperti 2017, Section 39).

Un exemple extrême de cette attitude – en rapport symétrique vis-à-vis de l'autotraduction – pourrait être celui de l'interdit qui frappe la traduction vers une certaine langue. Mona Baker (2014, p. 18) signale par exemple le cas de la poète irlandaise Biddy Jenkinson, qui – dans un souci de résistance à une domination à la fois linguistique et politique – se refuse à être traduite en anglais.

3.3. À cheval entre les deux lectures: "Micro-macro", "macro-micro"

D'autres distinctions intéressantes permettent de faire le lien entre l'optique macroscopique et l'optique microscopique. Elles ont affaire aux raisons individuelles des autotraducteurs, mais nous croyons qu'il est possible de chercher une partie au moins de leur raison d'être au niveau populationnel.

La première distinction sépare trois types d'autotraduction, que Rainier Grutman (2016, pp. 119-123) qualifie de "différée", "consécutive" ou bien "simultanée". L'autotraduction différée "est faite à partir d'un original achevé et publié, étapes – la dernière surtout – qui en figent le texte. Dans ce cas de figure, l'original a circulé de manière autonome avant qu'il ne soit question de le traduire" (Grutman 2016, p. 120). Les deux autres types d'autotraduction ont lieu avant qu'un des deux textes ne soit publié. Grutman fait un parallèle avec l'interprétation:

Le mot "consécutif" est employé au sens qu'il a pour l'interprète de conférence, qui écoute une intervention et attend qu'elle soit terminée pour la traduire [...]. L'autotraduction

²⁰ C'est encore le *prestige de l'auteur* qui lui permet d'avoir recours à des stratégies plus extrêmes dans les deux sens (un sens hyper-sourcier, comme ici, ou hyper-cibliste, comme dans le cas de l'adaptation).

simultanée, en revanche (comme l'interprétation simultanée), se fait au fur et à mesure, sans attendre que le "texte" de départ soit achevé, complet, terminé (Grutman 2016, pp. 121-122).

La perspective du même porte à considérer une autotraduction consécutive ou simultanée comme étant à peu près la même chose.²¹ Par contre, ces deux types de traduction devraient être préférables par rapport à une autotraduction différée. Les raisons en sont bien expliquées par Grutman: face à une traduction différée, "les limites imposées à l'autotraducteur ne seront pas très différentes de celles dont doit tenir compte tout traducteur d'une œuvre publiée, si tant est qu'il souhaite la transposer telle quelle dans une autre langue et culture" (Grutman 2016, p. 120). L'avantage social de l'autotraduction (*model bias*) reste donc intact, mais l'avantage textuel (*content bias*) risque de se perdre.

La traduction différée semble alors être, pour le même, un pis aller qui pourrait avoir lieu quand la langue-cible est apprise tard dans la vie de l'auteur (l'autotraduction était donc, auparavant, tout simplement impossible ou très coûteuse du point de vue cognitif);²² ou bien lorsque la perception sociale de la traduction en tant qu'activité s'améliore;²³ ou encore lorsque ce qui s'améliore, c'est la réputation littéraire de l'auteur dans la communauté vers laquelle il va se traduire. Pour un auteur bilingue, une première publication en L2 pourrait alors ouvrir la voie à l'autotraduction des textes qu'il avait déjà publiés en L1.

Une deuxième distinction intéressante est celle qui sépare les autotraductions "opaques" et les autotraductions "transparentes" (Dasilva 2016), une distinction qui n'est pas sans rappeler les traductions *covert* ou *overt* dont parle Juliane House (1997). La distinction dépendrait de "la présence ou l'absence d'éléments paratextuels dévoilant ou cachant l'existence du texte original" (Celotti 2017, Section 6). Le point de vue du même nous permet avant tout d'imaginer que l'opacité puisse être plus fréquente dans les textes autotraduits que dans les traductions allographes: en effet, l'imposition du nom est pour le traducteur la seule récompense mémétique,²⁴ alors que les autotraducteurs tirent quand même un profit mémétique même d'une traduction *covert*. On peut également imaginer que, pour le prestige réservé à l'auteur, dont on a déjà parlé,²⁵ toute autotraduction gagnerait à être opaque – sauf dans les cas où un capital culturel très fort a déjà été accumulé dans le système culturel-source mais pas dans le système culturel-cible.

4. Pistes

Il est possible, en conclusion, de faire un bilan de ce qui précède et d'apporter des éléments de réflexion ultérieurs. Comme nous l'avons vu tout au long de ces pages, l'autotraduction gagne à être étudiée aussi à partir d'une approche darwinienne ; celle-ci

²¹ Dans les deux cas, en effet, tant que le texte ne fait pas l'objet de lectures publiques ou semi-publiques il est même difficile de parler de "même": l'objet culturel existe, mais il n'est pas communiqué. Nous avons donc un ou plusieurs vecteurs (le texte, ou ses versions multiples) mais pour l'instant aucun hôte: du point de vue évolutionnaire, les deux stratégies sont équivalentes.

²² Ce type d'autotraduction devrait donc se vérifier *surtout* parmi ces auteurs qui se traduisent de leur L1 vers leur L2.

²³ On pourrait alors assister, aujourd'hui, à une augmentation significative des autotraductions dans les sociétés occidentales, où cette activité semble jouir aujourd'hui d'une considération bien meilleure qu'il y a seulement quelques décennies.

²⁴ La course au "capital littéraire" (Casanova 2002) semble un exemple typique de la manière dont les mêmes ont façonné notre écosystème culturel.

²⁵ Et contrairement à ce que pose Dasilva: "A priori, il faut considérer l'opacité comme une anomalie, puisque toutes les autotraductions devraient être transparentes" (2016, p. 109).

semble capable d'expliquer *a posteriori* certaines de ses caractéristiques marquantes et, peut-être, de (essayer à) prévoir le comportement autotraductif d'un écrivain bi-, pluri- ou translingue selon sa trajectoire biographique, réduite à quelques éléments essentiels. Idéalement, l'utilité d'une approche évolutive devrait se mesurer surtout à l'aune de ce deuxième paramètre – le risque étant autrement de redire des platitudes à l'aide d'un jargon nouveau. Il est possible d'ajouter à cela deux considérations, liées elles aussi à notre lecture « mémétique ».

Premièrement, les mobiles des êtres humains sont, à terme, sans importance: les personnes ne restent pas; ce qui reste, c'est leurs produits. Un texte a, aujourd'hui, tout 'intérêt' à être autotraduit, puisque l'autorité de l'auteur lui garantit une vaste panoplie d'avantages par rapport à ses concurrents *alotraduits*.

Deuxièmement, et en opposition avec ce qui vient d'être dit: l'évolution culturelle ne peut et ne doit pas remplacer les autres approches, loin de là. Il s'agit toutefois, peut-être, d'une bonne gymnastique mentale, d'un expédient qui permet pour un instant de *travailler sur les textes et sur leurs dynamiques propres*, en laissant de côté pour quelques instants les raisons des autotraducteurs, qui sont généralement – et justement – mises au cœur de ce type de travail.

Note biographique: Fabio Regattin est maître de conférences (“ricercatore”) en Langue et traduction françaises, Dipartimento di Lingue e letteratura, comunicazione, formazione e società (DILL), Università degli Studi di Udine (Italie). Il est traducteur et traductologue. Parmi ses publications il est possible de citer *Le Jeu des mots. Réflexions sur la traduction des jeux linguistiques* (Emil 2009); *Tradurre un classico della scienza. Traduzioni e ritraduzioni dell'Origin of Species di Charles Darwin in Francia, Italia e Spagna* (BUP 2015, avec Ana Pano Alamán); *Traduction et évolution culturelle* (L'Harmattan 2018); *Giochi di parole e traduzione nelle lingue europee* (Aracne 2018, direction, avec Ana Pano Alamán).

Adresse électronique: fabio.regattin@uniud.it

Bibliographie

- Baker M. 2014, *The changing landscape of translation and interpreting studies*, in Bermann S. et Porter C. (éds.), *A Companion to Translation Studies*, Wiley, London, pp. 15-27.
- Bjarneskans H., Grønnevik B. et Sandberg A. 1997, *The lifecycle of memes*. <http://www.aleph.se/Trans/Cultural/Memetics/memecycle.html> (11.10.2018).
- Blackmore S. 2000, *The meme's eye view*, in Auger R. (ed.), *Darwinizing Culture. The Status of Memetics as a Science*, Oxford University Press, Oxford, pp. 25-42.
- Boyd R. et Richerson P.J. 1985, *Culture and the Evolutionary Process*, University of Chicago Press, Chicago.
- Calvet L.-J. 2017, *Les Langues: quel avenir? Les effets linguistiques de la mondialisation*, CNRS Éditions, Paris.
- Cartellier D. 2010, *La vulgarisation scientifique à l'heure de libre accessibilité des savoirs. Quelle place pour les médiateurs?*, in "Mémoires du livre – Studies in book culture" 1 [2]. <http://id.erudit.org/iderudit/044212ar> (11.10.2018).
- Casanova P. 2002, *Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal*, in "Actes de la recherche en sciences sociales" 144 [3], pp. 7-20.
- Celotti N. 2017, *L'autotraduire littéraire: un espace pour (re)penser le sujet traduisant et la poétique du traduire*, in "RIEF – Revue italienne d'études françaises" 7. <http://rief.revues.org/1598> (11.10.2018).
- Chesterman A. 1997, *Memes of Translation*, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.
- Chesterman A. 2000, *Memetics and translation strategies*, in "Synapse" 5, pp. 1-17. <http://www.helsinki.fi/~chester/2000iMemetics.html> (11.10.2018).
- Chesterman A. 2009, *The view from memetics*, in "Paradigmi" 27 [2], pp. 75-88.
- Dasilva X.M. 2016, *L'opacité de l'autotraduction entre langues asymétriques*, in Ferraro A. et Grutman R. (éds.), *L'autotraduction littéraire. Perspectives théoriques*, Classiques Garnier, Paris, pp. 103-118.
- Dawkins R. 1976, *The Selfish Gene*, Oxford University Press, Oxford.
- Dennett D.C. 1990, *La Stratégie de l'interprète. Le sens commun et l'univers quotidien*, Gallimard, Paris, tr. P. Engel.
- Dennett D.C. 2013, *Intuition Pumps and Other Tools for Thinking*, Allen Lane, London.
- De Swaan A. 2001, *La constellation mondiale des langues*, in "Terminogramme" 99-100, pp. 47-68.
- Even-Zohar I. 1990, *Laws of Literary Interference*, in "Poetics Today" 11 [1], pp. 53-72.
- Ferraro A. 2016, "Traduit par l'auteur": sur le pacte autotraductif, in Ferraro A. et Grutman R. (éds.), *L'autotraduction littéraire. Perspectives théoriques*, Classiques Garnier, Paris, pp. 121-140.
- Ferraro A. et Grutman R. 2016, *Avant-propos. L'autotraduction littéraire. Cadre contextuel et dynamiques textuelles*, in Ferraro A. et Grutman R. (éds.), *L'autotraduction littéraire. Perspectives théoriques*, Classiques Garnier, Paris, pp. 7-17.
- García Álvarez A.M. 2011, *Norms, memes and cognitive schemes: constructing meaning in translation teaching*, in "RITT – Rivista internazionale di tecnica della traduzione" 13, pp. 63-72.
- Groupe Autotrad 2007, *L'autotraduction littéraire comme domaine de recherche*, in "Atelier de traduction" 7, pp. 91-100.
- Grutman R. 2009a, *Self-translation*, in Baker M. et Saldanha G. (éds.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies* (2nd edition), Routledge, London, pp. 257-260.
- Grutman R. 2009b, *La autotraducción en la galaxia de las lenguas*, in "Quaderns" 16, pp. 123-134.
- Grutman R. 2011, *Diglosia y autotraducción "vertical" (en y fuera de España)*, in Dasilva X.M. et Tanqueiro H. (éds.), *Aproximaciones a la autotraducción*, Editorial Academia del Hispanismo, Vigo, pp. 69-91.
- Grutman R. 2015, *Francophonie et autotraduction*, in "Interfrancophonies" 6, pp. 1-17.
- Grutman R. 2016, *Manuscripts, traduction et autotraduction*, in Montini C. (dir.), *Traduire. Genèse du choix*, Archives Contemporaines, Paris, pp. 115-128.
- Guillo D. 2009, *La Culture, le gène et le virus. La mémétique en question*, Hermann, Paris.
- Hjelmslev L. 1971, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Minuit, Paris.
- House J. 1997, *Translation Quality Assessment: A Model Revisited*, Narr, Tübingen.
- Hu G. 2003, *Translation as adaptation and selection*, in "Perspectives – Studies in Translatology" 11 [4], pp. 283-291.
- Jablonka E. et Lamb M.J. 2014, *Evolution in Four Dimensions. Genetic, Epigenetic, Behavioral, and Symbolic Variation in the History of Life*, MIT Press, Cambridge (MA).
- Laland K.N. et Brown G.R. 2011, *Sense and Nonsense. Evolutionary Perspectives on Human Behaviour*, Oxford University Press, Oxford.

- Mesoudi A. 2011, *Cultural Evolution*, University of Chicago Press, London/Chicago.
- Mesoudi A. 2016, *Cultural evolution: a review of theory, findings and controversies*, in “Evolutionary Biology” 43 [4], pp. 481-497.
- Pokorn N.K. 2005, *Challenging the Traditional Axioms: Translation into a Non-Mother Tongue*, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.
- Regattin F. 2014, *Évolution culturelle et traduction: pistes à explorer*, in “Parallèles” 26, pp. 27-38. http://www.paralleles.unige.ch/index/Paralleles_26_dec2014.pdf (11.10.2018).
- Regattin F. 2015, *Peut-on se passer de la “traduction”?*, in “Quaderni di semantica” 1 (nouvelle série), pp. 123-128.
- Regattin F. 2016, *L'évolution culturelle: réalité à explorer ou analogie fructueuse?*, in “mediAzioni” 21, numéro spécial “Voci della traduzione/Voix de la traduction”, Chiara Denti, Lucia Quaquarelli et Licia Reggiani (éds.), pp. 1-16. <http://mediazioni.sitlec.unibo.it> (11.10.2018).
- Regattin F. 2018, *Traduction et évolution culturelle*, L'Harmattan, Paris.
- Richerson P.J. et Boyd R. 2005, *Not by Genes Alone. How Culture Transformed Human Evolution*, University of Chicago Press, Chicago.
- Sperber D. et Wilson D. 1995, *Relevance: Communication and Cognition* (2nd edition), Blackwell, Oxford.
- Sperti V. 2017, *L'autotraduction littéraire: enjeux et problématiques*, in “RIEF – Revue italienne d'études françaises” 7. <http://rief.revues.org/1573> (11.10.2018).
- Vermeer H. 1997, *Translation and the “meme”*, in “Target” 9 [1], pp. 155-166.
- Vermeer H. 1998, *Starting to unask what translatology is about*, in “Target” 10 [1], pp. 41-68.